

Perdre sa vie à la gagner



PAUVERT

Chômage, crise écologique : « on » travaille trop. Mais qui travaille trop? Qui entrave la production de l'autre? Qui détruit plus de biens et de services qu'il n'en crée? Quel type de juridiction peut remédier à ces situations? Peut-on assurer le bien-être de tous avec deux heures de travail par jour?

Vue au niveau mondial, la situation n'est pas simple car de nombreux facteurs ont des impacts à la fois sur l'emploi et sur l'environnement. Il y a les pays développés, et il y a le Tiers-Monde dont les modes de vie traditionnels ont été bouleversés et vers lequel se transfèrent bien des industries. Il y a l'évolution du mode d'alimentation mondial.

Quels sont alors les apports de la bio-anthropologie pour la connaissance des activités humaines? Qui y a-t-il derrière le mythe pseudo-rationnel du productivisme? Peut-on établir des laboratoires écologiques expérimentaux? Quelles sont les perspectives de l'artisanat, de l'artisanat d'art en particulier?

Paul Marc Henry, Christian Huglo, Jacques Robin, Henri Laborit, Yona Friedman, Pierre Samuel, Loup Verlet, René Alleau, André Bizette-Lindet et quelques autres s'étaient réunis fin 1975 pour en discuter. Ce livre est le résultat de leur rencontre.

Ce livre rassemble les interventions faites au colloque organisé par le Centre national pour une science de l'environnement le 6 décembre 1975.

Le thème en était :

Emploi et environnement

Autonomie *ou* complémentarité

Autonomie *ou* complémentarité

Sous la présidence de M. Paul-Marc HENRY, président du Centre de développement de l'O.C.D.E., étaient réunis :

M. René ALLEAU (ingénieur, historien des sciences)

M. BASBOUS

M. André BIZETTE-LINET (sculpteur, président de la Ligue de Défense des Alpilles)

M. Louis BRETTON

Mme Monique CAZEAUX (conservateur à la Bibliothèque nationale, présidente du Centre national pour une science de l'environnement)

M. Yona FRIEDMAN (architecte, professeur à l'Université de Berkeley)

Me Christian HUGLO (avocat à la Cour de Paris, secrétaire général du Centre national pour une science de l'environnement)

Dr Henri LABORIT (biologiste)

M. Raymond LIGNON (ingénieur agronome)

Dr Jacques ROBIN (membre du Groupe des Dix. Auteur du livre *De la croissance économique au développement humain*, Ed. du Seuil)

M. Pierre SAMUEL (professeur à l'Université Paris-Sud, à Orsay, et secrétaire des « Amis de la Terre »)

Pierre URI (membre du Conseil économique et social)

M. L. VERLET (Directeur de recherches à l'Université de Paris-Sud)

Un nouveau type de société : toute solution non valable à l'échelle planétaire doit être rejetée

Henri Laborit

Comme membre du Haut Comité de l'environnement, nous avons eu l'honneur d'être présenté à M. Giscard d'Estaing ; bien sûr, tout le monde a parlé de l'environnement, de la qualité de la vie, du plein épanouissement des facultés dans un monde meilleur ; aussi me suis-je senti obligé de poser un certain nombre de questions que j'ai appelé naïves en disant : Quand on parle de l'environnement, ça environne quoi ? Est-ce que l'environnement de la Montedison est celui des pêcheurs corses ? Quand on parle de la qualité de la vie, quels sont les critères qui permettent de la juger ? Je prendrai des exemples triviaux : on peut faire des espaces verts, de belles pelouses, s'il y a des hommes en uniforme vert qui empêchent les enfants de jouer sur ces pelouses et les adultes de s'allonger par un beau soleil de printemps ou d'été, la qualité de la vie, elle, n'en sera pas améliorée pour autant. Quand on parle du plein épanouissement de l'homme, est-ce que l'on sait seulement ce qu'est un homme, ce qu'on veut épanouir dans l'homme ? Toutes ces questions reviennent à reposer quelques problèmes déjà soulevés par Jacques Robin : l'homme n'est-il pas

devenu qu'un agent de production et pourquoi n'est-il qu'un agent de production ?

Lors d'un récent congrès dans le Pacifique Sud on a évoqué les « maladies mentales dans cette partie du monde » ; jusqu'à ces derniers temps on ne se « débrouillait » pas mal dans ces régions, mais on a voulu y créer de l'industrie et brusquement à partir de l'industrialisation, à partir de l'urbanisation et du tourisme, les maladies mentales se sont mises à augmenter d'une façon prodigieuse, accompagnant l'alcoolisme... C'est un véritable désastre et bien entendu, les raisons pour lesquelles on va s'établir dans le Pacifique Sud avec des gens qui pratiquent maintenant le « culte du cargo » ne sont-elles pas remises en cause.

Je vais vous expliquer ce qu'est « le culte du cargo ». Pendant des années dans le Pacifique Sud, de nombreuses populations ont vécu grâce à la nourriture que leur apportaient des avions-cargos tandis qu'on exploitait leur sol ; ces populations n'étaient pas rompues à l'activité industrielle, aussi l'on importait de la main-d'œuvre pour exploiter le terrain. (La même évolution s'est répétée en Nouvelle-Calédonie où M. Rothschild utilise le nickel. La Nouvelle-Calédonie a été complètement détruite, il faut y aller pour le croire : c'est une île qui n'est plus habitable, les rivières, le sol sont détruits ; tout cela pour trouver du nickel !).

Donc, ces populations ont pris l'habitude de vivre, aux crochets de l'Occident, grâce aux importations de ration K des Américains, et un beau jour, quand on a considéré que ce n'était pas rentable, on est reparti en les laissant seuls ; ils ont alors cru qu'il fallait adorer un nouveau dieu et ils ont fait des maquettes d'avions-cargos, ils ont tracé une piste et ils viennent tous les jours apporter des offrandes au dieu cargo qui leur donnait à manger et qui ne le fait plus et

c'est ce qu'on a appelé « le culte du cargo ». Je prends cet exemple parce qu'il semble presque ridicule et tragique.

Mais l'homme est-il sur la terre pour faire des marchandises et pourquoi en fait-il ? Et comme Jacques Robin l'a dit tout à l'heure, les besoins, les désirs, qu'est-ce que c'est ?

Quand on parle d'environnement, il faut bien comprendre que le premier environnement de l'homme ce sont les autres hommes, la nature qui l'entoure et la structure sociale dans laquelle sont inscrits ces hommes ; si cette structure l'empêche d'agir, si elle est tellement coercitive, si les rapports interindividuels sont tels qu'il n'y a plus de possibilité d'action, on ne peut pas parler de qualité de la vie ; on aura beau faire des espaces verts, des parcs nationaux, rien ne sera changé. Ces derniers mois en ma qualité de biologiste du comportement j'ai apporté des preuves expérimentales montrant que le malheur de l'homme est de ne pas pouvoir agir ; un système nerveux ne sert pas à penser mais d'abord à agir et c'est précisément quand on ne peut pas agir que surviennent toutes les maladies psycho-somatiques, toutes les maladies mentales.

C'est donc à un nouveau type de société, pas seulement de production mais de rapports interindividuels, qu'il faut penser car à partir du moment où toutes nos sociétés ont fondé leur système de dominances et les échelles hiérarchiques sur la « productivité », on entre alors dans un cercle vicieux dont on ne pourrait sortir que par un bouleversement profond de ces échelles hiérarchiques.

Il y a quelques années je me souviens avoir entendu à la radio un exposé remarquable, ce devait être sur France-Culture. Un monsieur disait : « Vous voyez, nous nous débrouillons mal, nous ne savons pas travailler ; les Allemands eux ont compris, ils

ont créé en Extrême-Orient, en Inde je crois, des usines nouvelles pour faire des appareils de photo. De nouveaux emplois ont été créés pour les gens qui se trouvaient là et la main-d'œuvre moins technicienne était payée moins cher, ce qui mettait les appareils de photo à meilleur marché, donc sur le plan compétitif international on est plus efficace. »

En être encore resté à ce type de raisonnement me sidère car ça signifie qu'on exploite des gens en dehors des pays développés de façon à leur faire produire à meilleur marché ce qu'on vend plus cher et on augmente ainsi la disparité entre pays pauvres et pays riches. Bien entendu tout le monde y trouve temporairement son compte : ceux qui n'avaient pas d'emplois en sont pourvus, ils peuvent être payés, nourris ; ils pratiquent un travail « en miettes », ignorant le sens de leur action, ne pouvant plus bouger et, entre une sorte de métro-boulot-dodo, ils ne savent vraiment plus à quoi sert leur vie. Une société d'abondance pourrait peut-être nourrir des gens à ne rien faire ou du moins à ne pas faire des marchandises ! Le rôle de l'homme sur la planète n'est peut-être pas limité à ça et, comme Robin, je crois que c'est toute une pensée nouvelle qui est à créer ; or si nous n'y réfléchissons pas en avance, elle va nous tomber dessus, les événements vont aller très vite et finalement une fois de plus nous subirons comme toujours « une pression de nécessité » ainsi que nous le disons, nous biologistes.

Nous apportons en effet toujours avec du retard les solutions et ces solutions ne sont jamais créatives, imaginatives mais au contraire imposées par les désastres environnants. Heureusement on commence à s'en préoccuper. Pratiquement l'homme et les espèces animales ont toujours été soumises aux pressions de nécessité et je me souviens d'une phrase de J. Monod (il ne l'a jamais écrite mais

seulement prononcée devant certains d'entre nous), qui m'a beaucoup frappé et que je répète un peu partout : « Pour moi le socialisme c'est, ayant pris conscience d'une pression de nécessité, d'essayer de l'utiliser pour aller ailleurs, pour faire autre chose ». Autrement dit on ne peut pas aller sur la lune si on ne connaît pas les lois de la gravitation et, quand on en a pris conscience, on ne fait pas comme Icare, on ne se met pas des ailes dans le dos car on se casse la figure. Je crois que tout est là. A partir du moment où il y a prise de conscience de certaines pressions de nécessité, il ne s'agit plus de maintenir coûte que coûte le bien-être de quelques populations implantées dans les zones tempérées, même si elles ont permis à des groupes humains d'utiliser l'information technique et seulement technique, même si elles leur ont permis de faire des armes plus efficaces et d'imposer leur système de civilisation à d'autres, mais de tenter de trouver une solution en s'y mettant tous ensemble car **c'est un problème planétaire**. Toute solution qui n'est pas actuellement valable pour l'ensemble de la planète doit à mon avis être complètement rejetée ; bien entendu, c'est un fantastique défi.